

Or, l'engrais c'est la matière première de toute production agricole, c'est la force qui soutient sans cesse la fertilité de la terre, qui alimente sans interruption la vie végétale. L'engrais, c'est la substance indispensable au succès de l'industrie agricole. Sans lui, toute culture est ruinée, sans lui c'est la souffrance et la misère. Avec lui, au contraire, tout est succès et prospérité. C'est par lui, que, dans certaines parties de cette Province, les Écossais et les Irlandais s'enrichissent sur des terres que des cultivateurs canadiens, ennemis de l'engrais, ont été obligés de vendre, parce qu'elles ne payaient plus leurs frais d'exploitation. En un mot, dans toutes les situations agricoles, l'engrais contenu naturellement dans le sol, ou mis dans la terre par le cultivateur, c'est la richesse; le défaut d'engrais, la pauvreté.

Puisque le bétail est si avantageux, gardons-en donc le plus possible. Que dans toutes les cultures, le bétail forme une partie importante de la richesse agricole, que la terre nourrisse autant de bestiaux que son étendue et sa fertilité le lui permettront, voilà le grand moyen de réussir en agriculture.

Malheureusement le cultivateur canadien ne semble pas suffisamment convaincu de l'importance, de la nécessité de posséder un nombreux bétail, c'est du moins ce que nous pouvons conclure de sa manière de cultiver. Partout le bétail est très-rare. Sur les terres de quarante arpents en superficie on rencontre au plus deux chevaux, trois ou quatre vaches, une dizaine de moutons et deux ou trois porcs, en tout environ six têtes de gros bétail. Sur les terres de quatre-vingts arpents on trouve trois à quatre chevaux, huit à neuf vaches, une vingtaine de moutons et cinq à six porcs, en tout environ quinze têtes de gros bétail. Sur les fermes de 120 arpents on rencontre le plus souvent quatre à cinq chevaux, dix à douze vaches, une trentaine de moutons et sept à huit porcs; en tout environ vingt têtes de gros bétail.

Dans la plupart de nos cultures, nous n'entretenons donc pas plus d'une tête de gros bétail par six arpents. Cette proportion n'est pas suffisante pour rendre l'industrie agricole riche et prospère. Une tête de gros bétail par six arpents ne produira jamais assez d'engrais pour réparer les pertes incessantes que les plantes font subir à la terre, et ne fabriquera pas une quantité de denrées commerciales suffisante pour payer tous les frais de culture et laisser un bénéfice raisonnable à l'agriculteur.

Nous ne nous occuperons pas ici du bétail de travail c'est-à-dire des chevaux et des bœufs nécessaires à la confection des travaux de culture. Le cultivateur canadien en garde généralement assez, car il sait parfaitement que sans animaux de travail sa terre resterait improductive ou peu s'en faut.

Mais il n'en est pas de même du bétail producteur de denrées commerciales, du bétail de rente, comme on dit généralement. L'agriculteur semble très-indifférent à son égard, quoique ce bétail soit en fin de compte plus important même que les animaux de trait. Il en garde toujours trop peu et par là il se prive des nombreux avantages dont nous avons fait l'énumération en commençant. Il est bien vrai que les produits de la terre peuvent se vendre en nature, que les grains surtout peuvent former, et forment en effet, l'objet d'un commerce assez important, mais on ne doit pas oublier que la production des grains épuise beaucoup le sol et qu'en les vendant en nature, on exporte la graisse de nos champs sans jamais rien leur restituer.

Si au lieu de vendre ces grains, on les faisait consommer

aux bestiaux de rente, si on les transformait en viande, en lait ou en laine, on en obtiendrait des denrées dont la vente serait tout aussi facile et avantageuse que celle des grains, et en outre on aurait pour surplus une masse considérable d'engrais dont l'utilité ne peut être contestée.

Nous avons d'ailleurs à l'appui de données précédentes l'expérience des pays les plus avancés dans l'art agricole. Dans les temps anciens, plusieurs auteurs constatent que l'agriculture ne fut florissante que par le bétail. De nos jours, l'Angleterre peut certainement être citée comme un modèle de bonne pratique agricole. Tous les auteurs qui ont étudié de près l'agriculture anglaise reconnaissent à l'unanimité qu'elle est la plus riche du monde civilisé et que cette richesse, elle la doit à l'abondance et à la qualité de son bétail.

Or, l'Angleterre garde en moyenne trois ou quatre têtes de gros bétail par arpent, c'est près du double de ce que nous entretenons sur nos terres, et même c'est près du triple si nous tenons compte du poids plus considérable des bestiaux anglais.

Mais on nous objectera peut-être que si l'on gardait trop d'animaux, il faudrait consacrer une trop grande étendue à la culture des fourrages et restreindre la culture des grains. Nous admettons en partie la vérité de cette objection, cependant on ne doit pas lui accorder plus d'importance qu'elle n'a réellement. Nous ne conseillons pas au cultivateur canadien d'entretenir un bétail trop nombreux, nous prétendons seulement que le bétail entretenu dans notre culture n'est pas suffisant et que nous devrions l'augmenter. Nous ne gardons qu'une tête de gros bétail par six arpents; changeons la proportion: gardons d'abord un bœuf ou une vache ou l'équivalent par cinq arpents, nous obtiendrons plus de fumier, nous engraisserons mieux nos terres, et tout en diminuant l'étendue semée en grains nous pourrions être certains de recueillir des récoltes plus abondantes.

Puis au bout de quelque temps changeons encore la proportion, gardons une vache ou l'équivalent par quatre arpents de terre cultivée, nous pourrions obtenir encore plus d'engrais, mieux engraisser nos terres et recueillir plus de produit par arpent. Continuons ainsi notre culture en conservant cette tendance incessante vers l'augmentation du nombre de nos animaux et bientôt nous atteindrons à cette richesse agricole dont l'Angleterre nous offre aujourd'hui un si bel exemple. Nous nourrirons abondamment dix à douze têtes de gros bétail par quarante arpents de terre cultivée et cela sans diminuer sensiblement la production actuelle de nos terres en grains et en plantes industrielles.

Nous reconnaissons que dans ce travail d'amélioration, il faudrait diminuer graduellement l'étendue consacrée à ces dernières cultures, mais cette diminution se fera sans amener d'affaiblissement dans leur production et ici nous sommes amenés naturellement à parler d'un troisième avantage résultant de l'augmentation du bétail.

La culture actuelle est peu lucrative, tout le monde l'admet; mais pourquoi ne paie-t-elle pas? C'est parce que les frais de culture sont trop élevés et que les produits par arpents sont trop faibles; c'est, en un mot, parce que les dépenses mangent les récoltes. Si le cultivateur devait faire excéder tous ses travaux à prix d'argent, la culture d'un arpent de céréales ne lui coûterait pas moins de \$9 à \$10; or, sur cet arpent, sa récolte ne dépasse pas en moyenne 20 minots d'avoine ou 15 minots d'orge ou 10 minots de blé, et ces grains aux prix ordinaires ne rencontrent pas tout-à-fait les frais de culture.

Mais changeons notre système de culture, améliorons nos